

Entretien avec Samar Yazbek

A propos de son dernier livre « *Une mémoire de l'anéantissement – les Gazaoui.es racontent* »

Comment en êtes-vous arrivée à recueillir des témoignages de Gazaouis ?

C'était tout à fait imprévu. J'étais en train d'écrire un roman et je me préparais à aller au Soudan car j'avais entendu parler de femmes qui se suicidaient pour échapper au viol. Il s'agissait de viols en série dans des maisons où étaient placées les femmes que les hommes venaient violer les uns après les autres. Je me trouvais alors au Qatar auprès de ma fille hospitalisée suite à un accident quand j'ai appris par hasard que des blessés graves de Gaza étaient là pour se faire soigner. Ils étaient logés dans un centre médical spécialisé dans le désert près de l'aéroport de Doha. Je m'y suis d'abord rendue dans l'idée de me porter volontaire auprès de ces familles, notamment des jeunes femmes. Je ne pensais pas à un projet d'écriture. Sur place, je vois arriver un enfant dans une chaise roulante poussée par sa sœur. J'ai eu l'impression tout d'un coup qu'ils étaient venus à moi parce que je ne pouvais pas me rendre à Gaza. Je voulais écrire l'histoire de cet enfant, de ces femmes et de ces gens, qui s'inscrit dans mon projet de mémoire collective des victimes des guerres, entamé en Syrie en 2011. Et j'ai décidé aussitôt de m'installer auprès d'eux pour écouter leurs témoignages.

Comment avez-vous sélectionné les témoignages ?

J'en ai recueilli plus de 50 pendant les semaines que j'ai passées auprès des Gazaouis. Au départ, comme pour la Syrie, mon projet de mémoire collective se concentrait sur les femmes. Mais quand j'ai commencé à écouter les pères et les familles de Gaza, je me suis dit que c'était stupide de les exclure. J'ai choisi les récits représentatifs de différentes générations, de plusieurs régions de Gaza, de plusieurs hôpitaux, pour présenter une vision d'ensemble aussi complète que possible du drame qu'ils ont vécu. Je les interrogeais sans parler politique, ni d'Israël, ni de Netanyahu, ni du Hamas. Ils racontent leur vie quotidienne privée, leur intimité. Mon choix a été guidé par les histoires des uns et des autres, et surtout par leur capacité de parole car beaucoup ne s'exprimaient que par le silence et le regard.

Quelle impression générale vous ont fait ces rescapés ?

J'ai été surprise par le niveau de conscience et d'éducation de ces Gazaouis, d'ailleurs peu religieux. Ils sont très dignes et on a voulu casser leur dignité. Il faut rappeler que Gaza sous blocus était une prison à ciel ouvert depuis des années. Les

gens sont habitués aux guerres, comme dit un jeune témoin. Ils se demandent pourquoi ils étaient frappés, eux les civils, et pas le Hamas. C'était pareil en Syrie, les gens se demandaient pourquoi bombarder des marchés et des écoles et pas les groupes armés ? Le point commun entre les deux est une volonté d'anéantissement des populations, de briser leur moral et leur volonté.

Quelles différences avez-vous justement notées à travers les témoignages des Syriens et des Gazaouis ?

Il faut dire d'abord que pour moi, la Syrie, le Liban et la Palestine sont un seul pays. C'est notre rôle d'intellectuel d'écrire l'histoire des victimes. Dès 2011, j'ai voulu documenter les horreurs du régime Assad qui s'attaquait à des régions entières de Syrie. C'est là que j'ai publié *Feux croisés* (Buchet Chastel) après un séjour dans la région d'Idlib écrasée sous les bombes. A Gaza, les méthodes sont différentes. Les snipers de Bachar al-Assad visaient d'abord les manifestants dans les rues, puis l'armée s'est mise à larguer des barils d'explosifs sur les populations avec sauvagerie. A Gaza, c'était un processus étudié de meurtre collectif, en particulier avec l'utilisation de l'intelligence artificielle. Chaymah, l'une de mes témoins, me raconte comment un drone s'est déplacé d'une pièce à l'autre de la maison pour tirer sur son père. Les Gazaouis ont été confrontés à des robots tueurs. Une infirmière m'a raconté comment trois immeubles ont été soufflés d'un coup, en appuyant sur un bouton. Des centaines de gens sont tuées par un employé derrière un bureau. C'est du meurtre «propre», une tuerie quotidienne plus sauvage et plus systématique qu'en Syrie où les moyens étaient primitifs, même s'ils étaient tout aussi meurtriers.

Pourquoi ce projet d'écrire cette mémoire collective des victimes ?

J'ai choisi ce travail de documentation entre le journalisme et l'écriture pour l'histoire. Le projet s'est affirmé quand j'ai publié *les Portes du Néant* en 2015, sur mon dernier séjour dans la Syrie en guerre où je ne pouvais plus me rendre à la fois à cause de Daech et des attaques communautaristes qui me visaient en tant qu'alaouite. Je m'intéresse toujours aux victimes invisibles, comme les Soudanaises. J'ai collecté récemment les témoignages des alaouites réfugiés au Liban, qui ont dû fuir les massacres dans la région côtière syrienne, comme ma propre famille. J'ai enregistré une cinquantaine de témoignages mais je n'arrive pas encore à rédiger parce que je suis fatiguée. Mon rêve d'écrivaine aurait été de m'installer dans une petite maison au calme pour écrire des romans, mais j'appartiens au Moyen-Orient et je ne peux ignorer ses guerres ni tourner le dos aux victimes. En tant que romancière, je n'arrive pas à avancer. Mon projet de mémoire collective est gigantesque et je veux le poursuivre jusqu'à la fin des malheurs dans notre région.